

— Je n'ai qu'une peur, c'est que, si nous tardons encore un peu, les canons ne partent tout seuls.

— Quand ma trompette sonnera, commencez le feu ;—vous enverrez les premiers coups capitaine.

— Cinq décharges sur les grand'gardes suffiront amplement.

— Après quoi, vous ferez atteler et toute la batterie, escortée par les cavaliers se portera sur ce tertre.

— Vous le voyez ?

— Oui ! Votre Honneur.

— De là on domine l'embuscade : vous dégagez le colonel.

— Il doit avoir besoin de nous en ce moment.

— Je le crois, Votre Honneur, je le crois. Puis tout à coup la trompette sonna.

Quatre détonations formidables retentirent.

Les obus sifflèrent dans l'espace et tombèrent sur les Indiens avec un fracas assourdissant, bientôt suivis d'autres projectiles.

Les Peaux-Rouges, entassés, acroupis les uns contre les autres, reçurent cette effroyable averse de plomb avant d'avoir pu se reconnaître.

Ils furent écrasés comme le comte l'avait prédit.

Le plus grand nombre fut couché bas, le reste s'enfuit en hurlant.

Mais les sections s'étaient élancées et appuyaient une chasse furieuse aux malheureux Indiens.

L'artillerie, s'ébranlant au galop, occupa le tertre désigné et tonna sur l'armée de l'Aigle-Bleu qui assaillait l'embuscade.

Il était temps.

L'Aigle-Bleu avait fait engager le combat, selon la coutume des Apaches, par un mouvement qui consistait à environner l'ennemi.

Peu à peu le cercle des Apaches s'était rétréci et les cinquante hommes du colonel s'étaient vus serrés de près par plusieurs milliers d'ennemis.

Malgré d'excellentes mesures, Sans-Nez ne doutait pas de la défaite.

— Voilà, dit-il au colonel, le résultat de votre fameuse tactique militaire, colonel, car vous allez voir.

Le nouveau qu'annonçait Sans-Nez, c'est que l'Aigle-Bleu, à la tête des *Grands-Braves*, s'appropriait à charger.

Les Indiens ont, dans chaque tribu, une élite de guerriers qu'ils appellent les *Grands-Braves*.

De même que chez nous on décore un soldat, chez eux on donne aux plus vaillants une distinction.

C'est la queue de renard.

Pour en porter une à son manteau, il faut avoir tué un ennemi ; autant de queues, autant d'ennemis massacrés.

Le grand sachem, avait fait appel à cette élite et il s'en était entouré.

C'est alors que Sans-Nez l'avait aperçu.

— Colonel, dit-il, c'est le moment de tirer le canon.

— Chargez-vous de cela.

Et M. d'Eragny avait fait pointer les pièces sur le groupe qui chargeait.

Les deux premiers coups portèrent en plein.

Les Indiens, qui ne connaissaient pas les effets du canon, se dispersèrent d'abord, effrayés d'être atteints à si longue distance.

Mais l'Aigle-Bleu à cheval, était entouré par les crieurs des tribus, gens d'une bravoure inouïe.

Et ces clairons vivants firent entendre les appels du sachem.

Ils traitaient les guerriers de femmes, de chiens des prairies, d'hommes ayant des vessies à la place du cœur.

Tant d'invectives ramenèrent les *Grands-Braves*.

L'Aigle-Bleu s'était porté en avant dans un pli de terrain,

Là se reforma une sorte de colonne d'assaut.

Les obus ne pouvaient rien sur elle tant qu'elle ne sortirait pas de cette dépression.

L'Aigle-Bleu eut en ce moment une inspiration digne d'un bon capitaine ; il envoya ses crieurs ordonner aux groupes de charger partout, pendant que les canons tiraient sur les *Grands-Braves*.

Et il expliqua son plan à sa troupe d'élite.

— Il faut nous offrir avec des coups de fer à ces *fusils roulants* (canons), dit-il aux siens.

— Si nous nous elançons courageusement sans regard derrière nous, nous atteindrons le but, car tous les guerriers, voyant les *Grands-Braves* supporter le feu des fusils roulants, se précipiteront sans crainte de tous les côtés.

— Ceux de nous qui survivront verront leur gloire aussi haute que les plus grandes montagnes de l'Apacheria.

— Si vous n'avez pas pris le camp, c'est par lâcheté.

— Prenons l'embuscade.

— Je ne veux plus reculer.

Tous se levèrent, et s'élançèrent au pas de course.

Ce fut comme une avalanche qui roula vers l'embuscade, remontant les pentes du terrain.

Sans-Nez n'en revenait pas, et, tout en tirant, il disait :

— Sacrebleu ! on dirait qu'ils ont le feu dans le ventre.

— Tiens ! les obus même ne les arrêtent pas.

— Nous sommes flambés ! ! !

Les pièces envoyaient des obus ordinaires.

A chaque coup, une dizaine d'hommes étaient abattus : le reste continuait à courir.

— Jamais je n'aurais cru cela ! dit Sans-Nez en préparant son couteau de chasse.

— Ils vont comme des grenadiers.

En effet les *Grands-Braves* chargeaient en silence.

C'était un beau spectacle, que celui de ces hommes, domptant les instincts de race pour attaquer ainsi résolument à l'euro péenne.

Cet exemple des *Grands-Braves* entraîna toute l'armée.

Quand les autres guerriers virent que l'Aigle-Bleu, arrivé à quelques cents pas de la batterie, continuait à avancer, un cri de victoire, de fureur et de joie s'éleva, immense et saisissant. Tous les Indiens bondirent, et l'immense cercle, qui entourait l'embuscade, s'ébranla, roulant sur elle.

Quelques minutes encore, c'en était fait.

Les *Grands-Braves* avaient presque atteint les pièces . . .

Sans-Nez, massant tout son monde un peu avant et au-dessous des canons, avait dit à M. d'Eragny et aux canonniers :

— Tirez par-dessus nos têtes et quand ils seront sur nous, tirez dans le tas.

— En nous tuant, vous en tuez encore.

— Du galbe, du chic et du chien jusqu'au dernier moment !

Et le brave garçon, électrisant ses hommes, leur dit :

— Flambés pour flambés, morts pour morts, il vaut mieux crever ensemble, tous en tas.

— On se défendra plus longtemps !

La compagnie rangée sous un rocher, ayant les canons au-dessus de sa tête, fit un feu terrible.

Les pièces envoyèrent trois coups de mitraille : mais les *Grands-Braves* soutenus par

l'élan de toute l'armée, entraînés par le sachem, surmontèrent un moment d'indécision.

Ils marchèrent contre la mitraille et la fusillade . . .

Encore un effort et tout était fini.

C'est à ce moment que la batterie du comte tonna, semant ses engins terribles ; les pièces jouèrent avec une précision et une rapidité inouïes.

L'effet fut ce qu'il devait être, instantané et prodigieux.

Les *Grands-Braves* furent anéantis ; les autres groupes de l'armée furent dispersés et chassés en un clin d'œil.

Ce fut, comme le disait le capitaine-canonnier, un des plus beaux coups de balais du monde.

Et Sans-Nez, de son côté, nous disait :

— Figurez-vous, monsieur Ferraguet, que la cataracte du Niagara soit retenue par une écluse et qu'une armée soit dessous.

— L'écluse crève . . . Vous voyez l'armée, n'est-ce pas ?

— Emportée . . .

— Les canons-revolvers, avec obus à balles, ont fait un pareil effet sur ces faces de cuivre.

— Jolis canons, pleins de chic, de galbe et de chien !

Après cette phrase de Sans-Nez, ce qu'il fallait entendre, c'était le bruit de ses doigts jouant triomphalement des castagnettes ; ce qu'il fallait voir, c'était sa tête et sa pose !

L'armée indienne, cette fois encore, venait de subir un grand désastre, si grand, qu'il était peu probable qu'elle osât rien tenter à l'avenir contre la caravane.

Au camp, comme autour de l'embuscade, les cadavres jonchaient le sol par tas énormes : on voyait l'effet de chaque coup d'obus.

Les chasseurs, acharnés, parcouraient le terrain et achevaient impitoyablement les blessés.

C'était une scène d'horreur !

Partout l'on voyait des Peaux-Rouges se relever, essayer de fuir et retomber sous une balle ou sous un coup de couteau.

Au loin, les débris de l'armée vaincue.

Mais auprès de l'embuscade se passait une scène très-vive.

Sans-Nez avait reconnu l'Aigle-Bleu et il l'avait vu tomber.

Il le cherchait parmi les morts pour s'assurer qu'il était bien tué.

Il le trouva après de longues perquisitions.

L'Aigle-Bleu était couvert de plaies vives. Sans-Nez regarda avec satisfaction le chef étendu.

— Du galbe, se disait le trappeur, il en avait, cet animal-là !

— Et un chic !

— Enfin, le voilà crevé, et je suis extrêmement satisfait, lui en voulant particulièrement.

— C'est lui qui m'a coupé le nez de sa main.

En ce moment le colonel accourait ; mais le comte avait hâte de rassembler son monde dispersé.

Sans-Nez, cependant, vint le retenir un instant encore.

— Je crois devoir vous prévenir, dit-il au comte, qu'un certain lepero, connu sous le nom de *la Couleuvre*, a été vu descendant le fleuve sur une pirogue conduite par deux Indiens.

— Décidément, fit le comte, toute cette aventure est très-compiquée. Vous êtes un garçon de bon conseil, Sans-Nez, nous en causerons. Mais rassemblez votre compagnie et que tout le monde revienne au camp.

Le même ordre fut donné à tous les capitaines.

Une heure après, la caravane était à son bivac.

(A suivre.)